

ROCK & FOLK

H O R S - S É R I E

absolutely live



250 albums en public revisités

Hors-Série N° 13 - Décembre 1997 - 40 F
BELGIQUE 310 FB - SUISSE 13,50 FS -
CANADA \$ 13 - LA REUNION 45 F

L 9374 - 13 H - 40,00 F - RD



**BONUS : les concerts qui
ont changé notre vie
par les lecteurs de R&F**

JERRY LEE LEWIS

"Star-Club"

PHONOGRAM

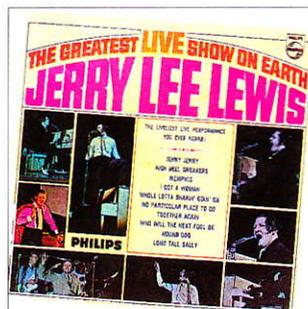
Le pauvre Jerry Lee, malmené par l'ordre moral, avait tout perdu ou presque. L'incroyable chanteur de "High School Confidential" (1957), en qui Sam Phillips, patron des disques Sun (firme sur laquelle était sorti ses premiers disques), croyait à peine moins qu'il ne croyait en Elvis, ne pouvait plus devenir, en Amérique, la superstar qu'il aurait dû être. C'est à cette fracture même que l'on doit un album qui, de très loin, fut toujours le plus populaire parmi ceux innombrables qu'ait signés le Killer. Enregistré dans un club de Hambourg qui devait sa célébrité aux Beatles, le fameux Star-Club, ce disque complètement fou est l'un des plus beaux qu'un amateur de rock puisse écouter. Jerry Lee Lewis a toujours joué, avant cela et après aussi, au niveau le plus élevé qui soit. Mais ici, la folie d'une époque, celle de la foule, qui marche sur les mains, la réputation louche du club, d'un quartier, de ce port de Hambourg, tout participe du feu, de ce merveilleux feu d'artifice cinoque. Jerry Lee, de "High School Confidential" à "Whole Lotta Shakin' Goin' On", joue son *best of*. Avec cœur, avec hargne, son talent explose comme jamais ("Great Balls Of Fire"). Tout ici est si

JERRY LEE LEWIS

"The Greatest Live Show On Earth"

MERCURY

Mesdames et messieurs, *c'est tellement chouette de se retrouver ici, de retour dans notre bonne ville de Birmingham (cris, hurlements)... Birmingham, Alabama (triomphe, tohu-bohu, émeute) !* Le Killer, en chair et en os, 1^{er} juillet 1964. Enfin revenu à la scène, bourré de pilules qui empêchent de dormir, une flasque de raide planquée dans sa vieille fusée à 88 touches. Et c'est tout le vieux Sud qui s'enflamme pour ce renégat dont les dialogues délirants évitent scrupuleusement de mentionner les compositeurs des titres qu'il va reprendre (en gros du Ray Charles, Chuck Berry, Little Richard, oui, plein de Nègres). Tous ces concurrents sont, reconnaissons-le, passés à la moulinette, mitraillés de la queue (du piano) et laissés



raides morts sur l'asphalte de la jungle urbaine. Jerry Lee, à cette époque bénie, tourne avec une mafia de gamins white trash, les Memphis Beats, qui ne le laissent jamais en repos. Américain pur fruit, l'homme en rajoute dans le genre sentimental violent (façon "Mémoires de Mesrine") apostrophant son ex en lui demandant "qui sera le prochain crétin ?", se taillant une méchante ovation personnelle lorsqu'il suggère : "J'espère que ce sera pas Elvis Presley ?" Tout de ce calibre. Longtemps il fut politiquement correct de considérer l'album live au Star-Club de Hambourg comme le pinacle de la turbulente carrière du Killer. Humzy... Humzy... Ce qui était génial, au Star-Club, c'était le public sixties hystérisé qui débordait presque le renard gominé sur sa gauche. Dans son vieux Sud natal, le même se retrouve face à des compatriotes infiniment plus durs. Il va les chercher. On peut préférer.

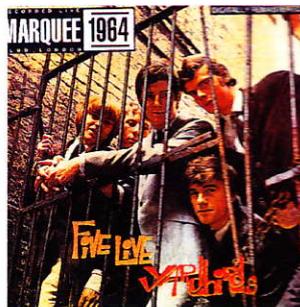
PHILIPPE MANŒUVRE ■

THE YARDBIRDS

"Five Live Yardbirds"

CHARLY ARCADE

Avant échangé leur Top Topham contre un baril de Clapton, les Yardbirds, guidés par le rusé Giorgio Gomelsky, se rendent maîtres du club Crawdaddy, qui servit de tremplin aux Stones, puis décrochent le poste de groupe du vendredi au Marquee de Londres. Des maquettes génèrent le refus de Decca (une habitude) et un contrat avec EMI qui commercialise "A Certain Girl" et "Good Morning Little Schoolgirl", simples encourageants quoique plutôt académiques. Afin de capter à destination d'un public plus large que celui des intégristes blues l'excitation suscitée par ses boys sur scène, Gomelsky opte pour un premier album en public. L'idée est originale (et bon marché) mais pas unique (cf Cliff Richard). En mars 1964 Phillip Wood enregistre avec un Ampex le passage du groupe. Une mauvaise manipulation efface plusieurs chansons, dont "I Wish You Would". Le disque, publié en décembre, est donc authentique, avec pour seule réserve les interventions d'un présentateur (Gomelsky ou Bill Relf ?) citant chaque musicien — occasion pour les fans français d'apprendre à prononcer leurs noms. Les Yardbirds aspergent le



Marquee d'un rock anglais, blanc et énervé, bien que le répertoire soit exclusivement *black*, alignant, à la manière des Stones ou des Animals, des titres de Bo Diddley, Chuck Berry, Slim Harpo, Howlin' Wolf, Isley Brothers, Eddie Boyd et John Lee Hooker. "I'm A Man" inclut un *rave up* dont les Yardbirds sont, avant les Who, les spécialistes. Après le relatif échec commercial de ce trente-trois tours incandescent, vient "For Your Love", premier vrai succès, qui provoque le départ effarouché du sieur Clapton.

JEAN-WILLIAM THOURY ■

THE BEACH BOYS

"Beach Boys' Party !"

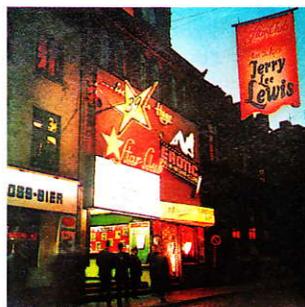
CAPITOL/EMI

C'était le plein milieu des années soixante et l'époque de leurs plus beaux disques, comme "The Beach Boys Today". "Beach Boys' Party !", album toujours aussi peu connu, différait alors des autres. Il fut, ainsi que le suggère son titre, enregistré pendant une party. Ou peut-être en studio, avec quelques invités, mais qu'importe : l'ambiance, cette fameuse ambiance nocturne des années soixante, est bien là. C'est là, bien sûr, une autre façon de jouer live et ce que l'on va entendre est tout le contraire d'un concert enregistré dans un stade. On rit, on boit. On joue et on chante, ici, d'une façon spéciale, à la fois intimiste et folk-rock. Les Beach Boys, une fois de plus, atteignent les sommets vers lesquels les entraîna, des années durant, leur génie naturel. Génial



pourtant, personne ici ne cherche à l'être. On s'amuse et on fait les chansons que l'on a envie de faire. Celles des Beatles par exemple ("Tell Me Why", "You've Got To Hide Your Love Away"), des Everly Brothers ("Devoted To You"), des Crystals ("There's No Other") ou de Dylan ("The Times They're A Changin'"). Le groupe reprend par ailleurs, le dantesque "Papa-Oom-Mow-Mow" emprunté aux Rivingtons. Tout cela est joué à la guitare acoustique, dans le style même qui fut celui des Everly Brothers à leurs débuts, et c'est fabuleux, bien souvent. Les reprises des chansons des Beatles sont spécialement bonnes. Le dernier morceau du disque est le fameux "Barbara Ann". Les Beach Boys ne se doutaient sans doute pas que la chanson allait devenir un de leurs plus grands hits (n° 2 aux USA) — mais surtout le plus beau souvenir de jeunesse que garderaient des millions d'Américains.

BENOIT FELLER ■



musical, si bon, si excitant à écouter que l'on regrette de voir les morceaux prendre fin et que l'on ne peut s'empêcher de les remettre sur sa platine. L'on a aussi, et c'est le plus précieux des cadeaux, la sensation d'être soi-même dans la salle. Au cœur de l'ouragan mais bien maître de la situation, le grand Jerry Lee livre des versions de "Good Golly Miss Molly", de "Long Tall Sally", de "What'd I Say", surexcitées certes, et pourtant presque rêveuses.

BENOIT FELLER ■